

ECLAIRCISSEMENS ESSENTIELS

De M. JOURDAIN, *Dentiſte, ſur un Mémoire de M.* BORDENAVE, *inſéré dans le quatrieme volume des* Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie.

Non verbis, ſed factis judicandum.

L'ILLUSION a des charmes; elle peut nous ſéduire quelquefois; mais les preuves démonſtratives doivent éclairer notre raiſon, & ſervir de baſe aux jugemens que nous ſommes obligés de porter.

Ayant prouvé, de la maniere la moins équivoque, que la poſſibilité de ſonder les ſinus maxillaires par le nez, étoit une découverte qui m'appartenoit directement, je ne préſumois pas que M. Bordenave dût faire tous ſes efforts pour inſinuer dans ſon Mémoire, que la priorité de ma découverte appartenoit à M. Allouel le pere. Je garderois volontiers le ſilence ſur un pareil objet, ſi je ne me voyois pas, pour ainſi dire, fruſtré du fruit de mes travaux; & ſi d'ailleurs la vérité que l'on doit au public, ne m'obligeoit pas de me juſtifier dans ſon eſprit; pour parvenir au but que je me propoſe, je vais faire un extrait du Mémoire de M. Bordenave, pour ce qui me regarde ſeulement.

M. Bordenave, après avoir expofé les différentes méthodes de traiter les maladies des finus maxillaires, dit, pag. 45, tom. xij, in-12, des *Memoires de l'Académie royale de Chirurgie :* « En 1765, M. Jourdain a » préfenté à l'Académie un Mémoire dans » lequel, après avoir examiné les maladies » des finus maxillaires, leur nature & les » moyens connus pour y remédier, il pro- » pofe une nouvelle méthode, pour les gué- » rir, en portant les injections dans le finus » par fon ouverture naturelle. . . . . Plufieurs » membres de l'Académie révoquoient en » doute la poffibilité, à raifon de la ftructure » des parties, qui paroît préfenter les plus » grandes difficultés; mais on crut devoir » s'en remettre aux expériences, pour s'affu- » rer de la poffibilité de cette pratique, & » réfoudre ainfi toute objection. »

» M. Allouel le fils, membre de l'Aca- » démie, affura que cette méthode avoit été » trouvée par M. fon pere, dès l'année 1737, » & mife en ufage avec fuccès en 1739. »

Il eft effentiel d'obferver, 1° que j'ai donné mon Mémoire au mois d'Octobre; que ce mois & le fuivant fe font paffés, fans que M. Allouel ait réclamé; il devoit, fans doute, le faire le même jour que j'ai parlé de ma découverte, ou le jeudi fuivant. 2° Ce n'eft point M. Allouel le pere, (quoique vivant alors,) qui a réclamé; c'eft fon fils.

3° Qu'il s'eſt paſſé deux années entre la dé-couverte de M. Allouel & le moment auquel il l'a miſe en uſage ; quelle étoit donc l'intention de M. Allouel, lorſqu'il fit cette prétendue découverte ? Il ne paroît pas qu'il eût l'idée de l'approprier aux maladies des ſinus maxillaires. Le mérite de la choſe ne conſiſte pas à avoir découvert cette ouverture : tous les anatomiſtes en font mention ; & ceux de nos jours la démontrent publiquement. Le point eſſentiel étoit de profiter de cette ouverture, pour traiter certaines maladies des ſinus maxillaires ; car je n'ai jamais dit *toutes* : mon Supplément à mon 1er Mémoire indique celles dans leſquelles ma méthode peut convenir ; celles dans leſquelles il faut la joindre avec l'ancienne pratique ; & enfin celles dans leſquelles on doit adopter l'ancienne méthode, & ne pas employer la mienne : voilà, ſans doute, des circonſtances que M. Bordenave ne devoit pas perdre de vue, mais ſuivons-le ; & nous verrons que ce n'eſt pas le ſeul écart qu'il a commis.

» Mais M. Allouel n'ayant publié ſa mé-» thode dans aucun ouvrage, & ne l'ayant » pas même communiquée à l'Académie, » on ne peut ſoupçonner M. Jourdain de » l'avoir emprunté de lui : à la vérité, l'in-» vention antérieure *paroît lui appartenir* : » ſa probité & ſes lumieres ſont des motifs

» ſuffiſans pour ne lui pas conteſter l'époque » de ſa découverte. »

Si M. Bordenave eut fait attention à ce qu'il vient d'expoſer, il ne ſe feroit certainement pas rendu le garant d'un homme qu'il avoue n'avoir rien publié, ni même rien préſenté à l'Académie : le vrai & le faux ne peuvent s'accorder. M. Bordenave devoit encore obſerver que ce n'eſt pas M. Allouel le pere qui a réclamé, mais que c'eſt ſon fils ; & que la probité & les lumieres d'un homme ne ſont point des titres ſuffiſans en matiere de faits.

Une ſimple obſervation de M. Allouel n'étoit pas encore ſuffiſante, parce que, comme le dit lui-même M. Bordenave dans d'autres circonſtances, on auroit peut-être pu guérir cet enchifrenement par les moyens généraux. Qui aſſurera que ces moyens ayent été bien employés d'abord par M. Allouel, ou que ces moyens ayent été bien diſtingués des autres ? Enfin, telle bien arrangée que ſoit cette obſervation, qui a pour objet un enchifrenement, elle ne paroît pas ſuffiſamment revêtue de toutes les formalités néceſſaires pour faire preuve. 1° Ce n'eſt d'abord qu'un ſeul fait perdu dans le laps du tems. 2° Si ce fait eût été vrai, la vérité eut volé de bouche en bouche. 3° Dans le tems, M. Allouel en eût fait part à ſes confreres ; en un mot, il ne l'eût point gardé pendant près de

30 ans, lui que l'on a vu réclamer avec tant de chaleur la découverte de M. Laforest, sur la nécessité & la possibilité de sonder le canal nazal, par sa partie inférieure, dans les fistules lacrymales. Dans ce tems, les lumieres & la probité de M. Allouel étoient certainement telles qu'elles sont aujourd'hui : cependant l'Académie n'a reconnu que M. Laforest comme l'auteur direct de sa découverte. Quant à M. Allouel, sa réclamation n'eut pas lieu, parce qu'il ne faisoit qu'alléguer des faits sans aucune preuve (*a*). La circonstance est la même vis-à-vis de moi; & peut-être suis-je mieux fondé : cependant le jugement est différent ; quelles en sont les raisons ? Je me dispense de les exposer ; & je dis seulement : *Æmulatio invidiâ sæpè depravatur.*

Si l'on veut ensuite jetter un œil attentif sur la conduite que l'on a tenue pour me juger, on y découvrira facilement que l'on s'est écarté de toutes les régles qui doivent établir la solidité d'un jugement. D'abord M. Allouel étoit non-recevable dans sa réclamation, parce qu'il n'a produit qu'une seule observation perdue dans le laps du tems, & que j'en ai produit quatre qui ont suivi ma découverte : l'âge, le nom & la demeure de la plûpart ces malades ont été cités ; quelques-uns

(a) *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, tom. IV, *in-12*, pag. 90.

même de ces malades ont été guéris ſous les yeux de quelques médecins & de quelques maîtres de l'art. M. Bordenave devoit mettre, ſans doute, ces quatre obſervations ſous les yeux du public, pour le mettre à portée de juger ſi j'ai rencontré juſte, ou ſi je me ſuis trompé, & ſi l'obſervation de M. Allouel doit l'emporter ſur les miennes. Ces quatre obſervations que j'ai données, ſont la 1re, la 2e, la 4e & la 5e de mes *Recherches ſur les différens Moyens de traiter les Maladies des Sinus maxillaires*, inſérées dans le Journal de Médecine des mois de Juillet & d'Août de l'année 1767. Quoique mes obſervations, tant par les faits que par leur nombre, duſſent l'emporter ſur une ſeule de M. Allouel, il falloit encore mettre MM. Allouel en parallele avec moi, c'eſt-à-dire qu'il falloit les obliger de préſenter à l'Académie, ainſi que je l'ai fait faire, trois piéces anatomiques. La premiere de ces piéces repréſentoit un ſinus percé extérieurement, pour découvrir l'étendue du ſinus, & la ſituation de ſon ouverture naturelle, lorſqu'elle entre dans le ſinus. La ſeconde piéce repréſentoit la ſonde paſſée du nez dans le ſinus : cette ſonde tenoit à une teinture de garance que j'avois fait congeler à l'air, après l'avoir introduite dans le ſinus, par ſon ouverture naturelle, par le moyen de la ſonde. La maſſe & la ſonde ont été ſciées enſemble,

lorsqu'on ouvrit ce sinus en présence des membres de l'Académie, & à l'Académie même. Enfin un troisieme sinus étoit disposé de maniere que l'on découvroit extérieurement la vraie situation de l'ouverture du sinus. J'avois eu soin aussi de conserver la membrane pituitaire dans toute son intégrité (a). J'ai fait plus ; c'est que quelques membres de l'Académie desirant avoir des éclaircissemens sur ce sujet, non-seulement je les ai reçus chez moi, mais encore je me suis rendu chez eux avec les piéces anatomiques que j'ai cru propres à lever tout soupçon. Je ne crois pas qu'il fût possible de démontrer plus authentiquement le droit de ma découverte : ces démarches & les épreuves que je venois de subir, étoient, sans doute, suffisantes pour réduire ceux que la passion ou l'amour-propre excitoient contre moi.

Les premieres preuves ne paroissant pas suffisantes, on détermina une commission aux Invalides (b). On eut l'attention de mettre M. Allouel le fils de cette commission. Quant à moi, j'eus beau faire toutes les démarches convenables pour être présent à cette commission, y opérer conjointement

(a) La plûpart de ces faits se sont passés sous les yeux de M. Morand qui étoit alors directeur de l'Académie.

(b) M. Morand n'étoit plus alors directeur de l'Académie.

avec MM. Allouel, ou au moins être présent à ce que l'on feroit, tout me fut refusé. 1° Les opérations m'appartenoient directement. 2° M. Allouel devoit y être également assujetti; car que devoit-on attendre des commissaires qui, quoique très-instruits d'ailleurs, ne pouvoient pas se flater, sans présomption, de réussir dans une opération qu'ils n'avoient jamais pratiquée ni vu pratiquer. L'étude particuliere que j'avois faite de cet objet, me rendoit nécessaire; & la réclamation même de M. Allouel exigeoit également qu'il fût en concours avec moi, pour mettre les commissaires à portée de juger de la réussite de l'un, & du défaut de l'autre.

Toujours assuré de ma découverte, & persuadé que la vérité l'emporteroit sur tous autres motifs, (quoique non appellé à la commission,) je n'hésitai point à prêter mes instrumens qui servirent à M. Allouel, & avec lesquels il n'a encore réussi que très-imparfaitement, &, pour mieux dire, point du tout. J'ai sçu même par des personnes dignes de foi, & qui étoient présentes à la commission, que M. Allouel le fils voulant sonder le sinus maxillaire par le nez, il s'y prit comme s'il eût été question de sonder le canal nazal : l'une & l'autre méthode sont totalement différentes entr'elles. J'ai encore sçu que, sans M. Mertrud le jeune, qui s'é-

toit, sans doute, disposé quelques jours devant, M. Allouel n'eût jamais entré dans le sinus, quoiqu'en déchirant la portion membraneuse qui est à l'extrémité postérieure de l'ouverture naturelle du sinus. Le défaut d'instrument, le peu de réussite de la part de M. Allouel le fils, l'absence de M. Allouel le pere, annonçoient, sans doute, que la réclamation étoit mal-fondée.

C'est pourtant d'après une conduite aussi peu réguliere, que M. Bordenave doute que je sois entré dans le sinus maxillaire par son ouverture naturelle, plutôt que par une ouverture factice. Ce doute de M. Bordenave est encore fondé sur ce que j'ai dit dans ma premiere observation, que l'ouverture étoit un peu oblitérée. Je ne m'attendois pas que M. Bordenave dût me faire un crime de ma bonne foi. Si j'eusse pensé différemment, il ne tenoit qu'à moi de cacher cette circonstance : d'ailleurs, si je n'avois pas été sur l'ouverture naturelle, je n'aurois pas reconnu l'oblitération, parce qu'au-delà de cette ouverture, il ne devoit pas être question de cette oblitération. Enfin, en parlant à des gens instruits, j'ai présumé qu'ils regarderoient l'oblittération comme un simple rétrécissement, & non pas comme la réunion ou la fermeture complette de telle ou telle ouverture. Les maladies du sac lacrymal, celles de l'uréthre, & beaucoup

d'autres cas semblables, que l'expérience fournit tous les jours, en disent plus là-dessus, que M. Bordenave n'en pourroit objecter.

Quant à l'ouverture factice, que M. Bordenave soupçonne, il est aisé de s'appercevoir de ce défaut dans l'opération. Les douleurs violentes que le malade éprouve à l'instant, la phlogose de l'intérieur des narines, celle de la membrane pituitaire qui tapisse ces parties, enfin l'enflure & le gonflement extérieur du nez ne donnent point lieu de douter du peu de succès dans l'opération.

Après avoir exposé la conduite que j'ai tenue, & celle que l'on a observée à mon égard, je crois devoir examiner si le Mémoire de M. Bordenave jette autant de lumieres sur les maladies des sinus maxillaires, que l'on avoit droit de l'attendre.

La plûpart des observations de M. Bordenave ne renferment qu'un même point de vue. Cependant, si M. Bordenave se fût donné la peine de consulter les auteurs que j'ai cités dans mon Mémoire & mes différentes observations, il y auroit trouvé les moyens de parvenir à des connoissances plus étendues sur les maladies des sinus maxillaires, c'est-à dire qu'il auroit vu que ces maladies peuvent arriver quelquefois par toute autre cause que celle des dents. Rien de plus essentiel dans la pratique, que de bien distinguer l'effet d'avec la cause : sans

cette attention, on expose les malades à des mutilations qui marquent le peu de lumieres du praticien.

En suivant le Mémoire de M. Bordenave, on ne peut s'empêcher d'être frapé du louche qui se trouve répandu dans quelques observations. Par exemple, dans la 6e observation, il y est fait mention d'une maladie du sinus, occasionnée par les racines d'une dent molaire de sagesse. L'auteur de cette observation, consulté pour la maladie, trouve les gencives réunies, à l'exception d'un petit tubercule d'où couloit une liqueur roussâtre de mauvaise odeur, qui occupoit le lieu où étoient restées les racines cassées de la dent. L'opérateur introduit un stylet dans le trou fistuleux; il trouve d'abord quelques résistances; mais il surmonte l'obstacle; il pénetre dans le sinus.... il dilate l'entrée de cette fistule avec l'instrument tranchant.... il porte l'eau mercurielle sur l'os altéré.... les douleurs se renouvellent, lorsque l'ouverture paroissoit se fermer.... il a recours aux injections qui sortent en partie par le nez.... il entretient l'ouverture par le moyen des cordes à boyaux; il obtient quelques exfoliations.... les matieres changent de nature.... elles n'ont plus de mauvaise odeur; &, au bout de trois mois de pansement, la malade fut guérie.

Si l'on réfléchit attentivement sur les faits

énoncés dans cette obſervation, on y découvrira le louche qui y régne de toutes parts. 1° Il paroît que la maladie dépendoit des racines reſtées d'une dent caſſée ; & l'on ne voit pas ce que ſont devenues ces racines. 2° Il ſe préſente un obſtacle ; & l'on ne dit point ce qui formoit cet obſtacle ; on le ſurmonte : ſont-ce les racines & le plancher alvéolaire que l'on a enfoncés ? Ce doivent être les deux enſemble, puiſqu'on ne parle point de l'extraction des racines. Si cela eſt arrivé, que ſont devenues les racines & le reſte ? Comment le ſinus a-t-il pu ſe débarraſſer de ces corps étrangers ? Quelles étoient les exfoliations que l'on a obtenues ? D'où venoient-elles ? Quelles ſont encore les raiſons qui ont pu déterminer à percer le ſinus ? Il étoit, ſans doute, bien plus sûr d'ôter les racines : on auroit peut-être évité par-là, l'ouverture du ſinus. Tous les jours, l'os maxillaire ſe gonfle, ſe carie ; le ſinus devient douloureux, ſans que, pour cela, il ſoit beſoin de le découvrir. La ſuppuration des alvéoles nous offre aſſez ſouvent de ces faits de pratique. Dans une circonſtance pareille, un homme éclairé de la raiſon & de vrais principes de la chirurgie, ſe gardera bien de mutiler ſon malade. Enfin cette obſervation, qui a paru mériter l'attention de M. Bordenave, ne paroîtra jamais que très-défectueuſe aux yeux des gens éclairés qui

connoissent les effets de l'inflammation, & conséquemment ceux de la suppuration. Je pourrois encore citer quelques exemples de sinus découverts fort inutilement; mais celui que j'ai rapporté, suffit.

M. Bordenave termine ce qu'il a à dire sur ma méthode, en s'exprimant ainsi :

» Ces observations, ainsi considérées, » ne concluent rien en faveur de la nouvelle » méthode : les maladies qui en sont l'objet, » ont été guéries pendant qu'on faisoit des » injections; mais elles auroient pu égale- » ment guérir sans secours. »

Quels sont ces moyens? M. Bordenave devoit les exposer. Sont-ce l'arrachement des dents, la perforation des alvéoles, &c? Je ne crois pas que ces moyens soient plus doux, plus prompts, & moins destructifs que ceux que j'emploie. Je crois M. Bordenave trop sensé pour s'être imaginé que son avis résoudroit la question. M. Bordenave continue ainsi :

» Nous voyons tous les jours les fluxions » les plus opiniâtres, avec enchifrenement » & douleurs aux sinus, céder à l'usage » de quelques remedes généraux, souvent » même se dissiper d'elles-mêmes. » Ce que dit M. Bordenave n'a rien de concluant, & me feroit presque soupçonner qu'il n'a pas été dans le cas de suivre beaucoup de maladies des sinus maxillaires, pour établir

un dogme ſemblable : quant à moi, la pratique m'a fait obſerver que les ſaignées, les topiques & autres moyens ont toujours été aſſez infructueux, ſi l'on n'a pas ôté la cauſe, ou ſi la fluxion ne s'eſt pas terminée par ſuppuration, c'eſt-à-dire par un abſcès plus ou moins conſidérable, qui eſt ſurvenu, & qui a ſouvent percé de lui-même; auſſi n'ai-je pas propoſé ma méthode pour ces maladies.

» Enfin, dit M. Bordenave, ce ſeroit » abuſer des ſecours de l'art, dans de pa» reilles circonſtances, que d'employer ces » moyens, (que je propoſe,) ſans une vé» ritable néceſſité, & d'expoſer les ma» lades à une opération douloureuſe & déſa» gréable. »

Les obſervations que j'ai produites dans le Journal de Médecine, ſont plus que ſuffiſantes pour juſtifier ma conduite; & je ne crains pas que les gens de l'art, pour peu qu'ils ſoient inſtruits, puiſſent me taxer du moindre abus des ſecours de l'art. Je ne crains pas encore de demander à M. Bordenave : Quels autres moyens que ceux que j'ai employés, pouvoient mieux convenir à la malade de ma premiere obſervation, & à ceux de ma quatrieme & de ma cinquieme ? Dans le premier cas, les dents n'étoient point la cauſe de la maladie, puiſque cette malade n'en avoit point depuis

long-tems ; conſéquemment, je ne pouvois pas lui en ôter. Falloit-il employer la méthode de M. Lamorier ? Devois-je encore couper la lame externe du ſinus en V renverſé ? Pourquoi l'aurois-je fait ? Toutes ces parties étoient ſaines. Je me ferois, ſans doute, attiré, à juſte titre, le reproche d'avoir abuſé des ſecours de l'art, en me conduiſant ainſi. D'ailleurs, outre les accidens qui auroient pu en réſulter, eſt-il croyable que ces moyens euſſent été moins douloureux ? Dans le ſecond cas, la dent étoit ſaine ; & dans le troiſieme, les accidens étoient produits par l'effet du contre-coup. Tout bien conſidéré, il eſt aiſé de s'appercevoir que M. Bordenave n'a point apprécié à fond ce que l'on doit entendre par le mot de *fluxion ;* qu'il n'a point ſuffiſamment réfléchi ſur les différentes maladies des ſinus, & que n'en ayant connu les ſymptomes, que dans la gravité des accidens, il lui a été de toute impoſſibilité d'obvier aux premiers effets ſymptomatiques de la maladie ; qu'à partir de ce principe, le Mémoire de M. Bordenave laiſſe encore beaucoup à deſirer, puiſqu'il n'eſt qu'une exacte répétition de ce que quelques auteurs ont écrit avant lui, & qui étoit connu des gens un peu inſtruits.

Quant à la douleur & à l'incommodité, il faut interroger les malades que j'ai guéris

& que j'ai cités : je ne veux point d'autres témoins, pour réfuter les allégations de M. Bordenave. La plûpart de ces malades existent dans Paris ; c'est à eux de répondre. Je ne ferai donc usage de la doctrine de M. Bordenave, qu'autant que les circonstances me paroîtront l'exiger ; je n'agirai jamais en aveugle ; j'éviterai les mutilations qui deshonorent toujours l'art & l'artiste, & je garderai un profond silence sur ce qu'on pourroit m'objecter par la suite.



